

Compte rendu

« *Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire*, de Louise Grenier »

Lise Gélinas

Filigrane : écoutes psychanalytiques, vol. 17, n° 1, 2008, p. 181-184.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018797ar>

DOI: 10.7202/018797ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire, de Louise Grenier¹

lise gélinas

Après *Filles sans père* et *Femme d'un seul homme*, tous deux parus aux éditions Québecor, Louise Grenier, psychologue et psychanalyste, fait paraître, chez le même éditeur, *Les Violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire*. Dans ce livre, comme dans les précédents, l'auteure puise dans son expérience clinique, mais aussi dans la fiction littéraire pour approfondir son sujet, ici la violence. Que cette violence provienne d'un environnement de guerre, comme celui des camps de concentration, d'une situation familiale destructrice ou d'un traumatisme privé, inconnu des autres, Louise Grenier tente de faire comprendre les effets de la violence sur celui qui la subit, ainsi que sur son entourage, lorsqu'un silence pèse aussi lourdement qu'une chape de plomb. Trop souvent, le non-dit force la victime de violence à retourner cette dernière contre elle-même, ce qui mène parfois à des situations d'autodestruction, voire même au suicide. L'auteure propose une voie de sortie qui passe par la parole et par l'écriture, assurant ainsi une mise en récit d'une blessure, d'un traumatisme, mise en récit qui donne forme et surtout sens à un vécu parfois mortifère. Que ce récit se fasse par une psychanalyse, une psychothérapie ou par de l'auto-narration, l'auteure montre la nécessité d'une reconstruction de l'image du sujet blessé. Pour devenir à nouveau apte à tisser des liens positifs avec soi-même et les autres, la victime de violence doit faire parler son histoire afin qu'une véritable réconciliation s'effectue. Il s'agit dès lors d'une réconciliation avec soi-même, mais aussi avec un objet interne qui n'en finit pas de peser, d'étouffer, car il demeure non reconnu. Au bout de cette mise en récit, c'est enfin le désir qui plante son drapeau dans un sujet qui ne demande qu'à vivre.

Trente-trois chapitres composent le livre; ils retracent les sept étapes de la réflexion de l'auteure: la destruction au cœur du désir; le drame des enfants sans père; l'attachement extrême et l'autodestruction; les destins de la pulsion de mort; les mémoires de l'offense; le patient chargé de chaînes; et, finalement, faire parler les silences de son histoire.

D'entrée de jeu, l'auteure évoque la nouvelle de Kafka, *La Métamorphose*, récit qui fait bien voir la violence sourde, mais terrible qu'un père inflige quotidiennement à son fils. L'histoire de Grégoire Samsa, on le sait bien, illustre celle de Kafka lui-même.

Rejeté, détesté, traité comme un cancrelat depuis sa naissance par son père, Grégoire Samsa avale littéralement cette image que le comportement sadique de son père lui renvoie. Par cet exemple, l'auteure introduit le concept de surmoi archaïque. Comme elle l'explique, en début de vie, ce n'est pas à une personne que le nourrisson s'identifie, mais à ce qu'il entend, ressent, capte de toutes les façons possibles de son environnement. Sans mots, sans capacité de penser ce qui lui arrive, le nouveau-né absorbe ce que le monde extérieur lui impose. Plus tard, comme dans *La Métamorphose*, lorsque le discours haineux du père accable le fils, c'est le surmoi œdipien qui prend le relais, provoquant l'internalisation de la tyrannie paternelle. Plus besoin de bourreau extérieur, puisque ce dernier a trouvé refuge au sein même de la victime. L'auteure fait bien saisir pourquoi certaines personnes s'attacheront à des personnes qui continueront de les détruire, comme si seule la destruction donnait sens à ce qui n'en a déjà presque plus. Marguerite Duras représente aussi un bon exemple de cette violence familiale vécue très tôt au côté d'une mère folle, terrorisante. Duras et Kafka passeront leur vie à écrire, mais aussi à s'autodétruire, comme si les terreurs du début de leur vie devaient se transformer en un vaste champ de bataille intérieur sur lequel règne une angoisse indicible. À peine nés, ils ont été jetés dans un enfer semblable à celui de la guerre abordé dans ce livre.

L'auteure fait donc un lien pertinent avec plusieurs écrivains qui ont subi les atrocités de la guerre, tels Primo Levi, Bruno Bettelheim, Jorge Semprun, Imre Kertész, Améry, Antelme, Wiesel, pour ne mentionner que ceux qui ont connu, lors de la seconde guerre mondiale, des expériences d'une violence souvent indicible. Soumis à la peur, à la faim, à l'abandon, aux coups, à la torture, comment penser ce qui se produit ? Comment nommer l'angoisse extrême, la peur quotidienne de la mort, l'absence de tout secours ? Certains ont pourtant réussi à traduire en mots cette horreur. Ce que ces écrivains ont pu nous transmettre de ces expériences montre une grande fracture dans leur existence. Comme le mentionne Louise Grenier : « L'histoire du sujet est divisée par cette expérience entre un avant et un après Auschwitz. Les deux parties du moi sont des réalités dissociées qui ne communiquent plus entre elles que par l'intermédiaire du récit. L'oubli est impossible, l'horreur s'éternise, le temps s'abolit. » (p. 179) Par le témoignage d'écrivains connus, le lecteur est amené à saisir les ressemblances entre ces expériences concentrationnaires et ce que vit l'humain dans sa préhistoire. Semblable au nourrisson, les prisonniers de guerre se retrouvent sans mots, sidérés, en proie au bon vouloir d'un autre qui a droit de vie ou de mort sur eux, victimes innocentes. Au bout de tant de violence, que reste-t-il ? La dépression, l'auto-destruction, l'identification à l'agresseur deviennent le lot de plusieurs. À moins que le récit, la parole, la dénonciation de l'horreur, de l'agresseur ne permettent une ouverture sur le désir à nouveau accessible comme l'explique Louise Grenier.

Les Violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire aborde une autre forme de violence très insidieuse, même si elle se laisse moins facilement voir que celle des victimes de guerre. Il s'agit des enfants sans père, comme

Romain Gary. Dans *Filles sans père*, ce sujet avait été largement exploré, mais ici, les fils y trouvent aussi leur place. Sans père, trop aimé par une mère étouffante qui exige de son unique fils qu'il la répare, lui procure une identité solide, Gary cherche en vain son identité propre, changeant même de nom pour enfin savoir qui il est. Bien sûr, il deviendra l'écrivain que sa mère avait exigé qu'il devienne. Pas pour lui cependant, mais pour elle. Depuis le berceau, il sait que c'est sa vie à elle qu'il doit réussir. Devenu célèbre, il se suicidera, sa vie privée étant ratée selon ses propres mots. L'auteure montre par cet exemple et par d'autres similaires, qu'en l'absence du père permettant de briser le lien fusionnel avec la mère, d'un père qui aide l'enfant à sortir du désir de la mère, c'est l'échec. Romain Gary signera cet échec en se tirant une balle dans la bouche. L'issue n'est peut-être pas toujours aussi tragique, mais la clinique de l'auteure l'amène à faire voir la nécessité d'un tiers séparateur qui fait souvent défaut chez les patients sans père livrés à une mère trop envahissante. La cure peut favoriser cette séparation, la mise en récit de la souffrance assurant une symbolisation et une sortie de la fusion qui, seule, permet l'accès au désir propre.

L'auteure fait aussi part de situations de violences traumatiques très difficiles à surmonter même si la victime possède un réel don de parler ou d'écrire. Qu'il s'agisse de Camille Claudel, de Virginia Woolf, de Dora Maar, d'Annie Ernaux, de Marilyn Monroe ou de certains de ses patients, Louise Grenier montre que le mal d'être soi, comme l'indique un titre de chapitre de son livre, peut accaparer l'essentiel de la vie d'une personne. Lorsque la violence ne peut pas se dire, lorsque des agressions physiques, sexuelles, psychologiques s'abattent sur un être, des désastres surviennent forcément. Camille Claudel, rejetée par Rodin et par sa mère, détruit ses sculptures ; Virginia Woolf ne se remettra pas de la mort de sa mère, puis des abus sexuels de son frère et se suicidera ; Marilyn Monroe, envahie par son psychanalyste Ralph Greenson qui lui fait partager sa vie privée et s'imisce dans sa carrière, sera sur-médicamentée et poussée à la mort par celui-là même qui devait la sauver de ses terreurs archaïques, de sa mère folle. Comme le laisse entendre implicitement le psychanalyste Michel Schneider : « À qui profite le crime ? » Par conséquent, à défaut d'identifier leur agresseur, de trouver l'aide permettant de sortir de l'emprise de celui-ci, certains individus, comme l'explique Louise Grenier, s'identifient à lui et deviennent ainsi leur pire bourreau. Pourtant, ces personnes étaient intelligentes, capables d'écrire, de parler, de s'exprimer. Encore faut-il, comme l'explique l'auteure, que cette violence soit vraiment entendue, que le patient soit amené à sa propre histoire, à son passé qui fait encore violence. Trouver la bonne écoute, se faire violence à soi-même afin d'en arriver à tuer l'enfant merveilleux et terrifiant en soi pour paraphraser Serge Leclaire.

Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire retrace plusieurs histoires dramatiques, voire même tragiques d'individus ayant subi de graves traumatismes. S'appuyant sur des exemples bien choisis dans la fiction et par son expérience clinique, Louise Grenier publie ici un livre rempli d'espoir

pour ceux qui cherchent à identifier une souffrance qui ne lâche pas prise. Pour ceux aussi qui veulent comprendre leur mal de vivre ou travaillent à une sortie de leur détresse faite de violence, il donne des pistes nombreuses, stimulantes. Rien de flou dans la partie théorique de ce livre, rien d'artificieux dans la culture de Louise Grenier. Au contraire, le style limpide, la rigueur du propos, l'érudition aisée de l'auteure, ainsi que la confiance dans l'intelligence du lecteur, donnent le goût de dire que toute violence n'est pas bonne à taire.

lise gélinas
5795 northmount
montréal (québec)
h3s 2h4
gelem@videotron.ca

Note

1. Louise Grenier, *Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire*, Les Éditions Québecor, Collection Psychologie, 2008, . 264 p. ISBN 978-2-7640-1141-6.